

# L'IMPARTIAL.

JOURNAL LITTÉRAIRE, SCIENTIFIQUE, COMMERCIAL ET D'AGRICULTURE.

UTILE, DULCE.

VOL. I. LAPRAIRIE, JEUDI, 8 JANVIER, 1835. N° 7.

## POÉSIE.

### ODE.

TRADUITE DE HAFIZ, POÈTE PERSAN,

PAR

SIR WILLIAM JONES.

C'est toi, matinal Zéphire,  
A m'apprendre dans quels climats  
On voit les rayissans apas  
De l'objet pour qui je soupire,  
La nuit étend ses voiles sombres;  
Sur la terre et seme l'effroi;  
Aimant présent devant moi  
La vallée et ses tristes ombres:  
Où se cachent les brillants feux  
Dont on vit ses plaines reluire!  
Hélas! qui voudra me conduire  
Vers l'objet de mes tendres vœux.  
D'insensés l'univers abonde,  
L'homme bientôt perd sa raison;  
On en voit dans cette saison  
Qui cherchent un sage à la ronde.  
Heureux qui pénètre l'objet  
Du sens caché de mes paroles,  
Ceux qui les trouvent frivoles  
Saurait-il garder le secret?  
J'ai mille amoureuses affaires,  
A régler avec tes cheveux,  
Où sommes nous? censeur fâcheux,  
Où sont les reproches sévères?  
Ah! j'ai perdu le jugement!  
De tes tresses l'aimable chaîne  
A toute heure vers toi m'entraîne:  
Ou recevoir ce lieu charmant!  
En vain aux plaisirs tout convie,  
Les danses, le vin coloré,  
Les roses tout est préparé,  
Sans toi qu'imparfaite est la vie!  
Où te chercher objet chéri!  
En vain HAFIZ dans ces bocages  
Se trouve à l'abri des orages,  
L'épine est au rosier fleuri.

## MELANGES.

### LE MONSTRE.

*Suite et fin*

Je me choisis une retraite lointaine; je m'enfonçai plus que jamais dans les abîmes de la science, et je parcourus les régions éthérées de la poésie. D'innombrables pages se couvrirent des pensées sublimes que, depuis long-tems, mon esprit tenait en réserve. Je les livrai au monde; il les reçut avec transport.

Je revins près d'elle, je la revis avec le même mystère. Je lui prouvai que j'étais celui dont la réputation avait fait retentir de toutes parts les voix de la renommée. Son cœur l'avait deviné. Nos entrevues se multiplièrent, j'étais heureux, mais il devint nécessaire de consacrer notre union par les cérémonies d'usage.

Le jour fixé arriva; elle se rendit au temple accompagnée seulement de deux témoins et de son vieux père désolé, qui consentait à notre singulier mariage, parce que le déshonneur était pour lui la plus grande de toutes les infortunes. Elle les avait disposés à voir un être difforme, hideux; mais elle n'avait pu les préparer à me voir!... J'entrai; tous les yeux, excepté les siens, étaient tournés vers moi; un cri d'horreur fit retentir la voûte; le prêtre ferma le livre saint et murmura involontairement la formule d'exorcisme. Le père tomba sans vie sur le marbre. Les témoins se précipitèrent hors la chapelle. Il était nuit; les flambeaux repandaient un jour faux et douteux: je m'approchai de ma fiancée qui, tremblante et en pleurs, n'avait encore osé lever les yeux sur moi. Regarde, lui dis-je, ma bien-aimée, regarde: voilà ton époux! J'ôtai son voile, elle me vit, frissonna et perdit le sentiment de son malheur. Je m'élançai hors du temple et je me perdis dans les bois.

A l'heure ordinaire de nos rendez-vous, je me rendis furtivement près la maison. La fenêtre de sa chambre était ouverte, j'entrai: il n'y avait personne, et pourtant une vive lumière remplissait l'appartement; des flambeaux entouraient le lit de ma fiancée: elle était morte!... Aucun gémissement ne sortit de mon sein... non: j'éprouvai je ne sais quelle joie cruelle à voir le seul être qui m'aimait sur la terre, froid, livide, et qui bientôt devait être la pâture des vers. Je me retournai un voile noir couvrait une table: je levai le voile, je vis encore un cadavre, c'était celui d'un enfant! je reconnus ma parfaite ressemblance, l'horrible bouche, les traits hideux, la peau livide, les membres grêles et velus il était vraiment digne de son père. Je saisis ma femme et mon enfant; je les emportai dans la forêt: je les cachai dans une caverne profonde: couché près d'eux, je jouais avec les vers qui les dévoraient!

Je vécus heureux pendant quelque tems; mais bientôt on découvrit que j'étais le poète divin dont la réputation avait rempli le monde... je n'eus plus de repos. La foule accourut; une multitude immense assiégea ma demeure. tous les yeux étaient fixés sur moi; ils me regardaient, et des éclats de rire retentissaient de toutes parts, l'air même se

peupla d'esprits infernaux dont j'entendais les railleries... et depuis ce jour, il ne m'ont pas quitté, je n'ai plus eu une heure de solitude!.....

(Le Voleur.)

### DU COQ D'INDE.

*Suite et Fin.*

Deux heures environ furent employées à examiner la ferme et ses dépendances; je décrirais tout cela si je voulais; mais j'aime mieux montrer au lecteur quatre beaux brins de filles *buxom* lasses dont M. Bulow était père, et pour qui notre arrivée était un grand événement.

Leur âge était de seize à vingt ans; elles étaient rayonnantes de fraîcheur et de santé; et il y avait dans toute leur personne tant de simplicité, de souplesse et d'abandon, que l'action la plus commune suffisait pour leur prêter mille charmes.

Peu après notre retour de la promenade, nous nous assimes autour d'une table abondamment servie. Un superbe morceau de *corn d'bee* bœuf à mi-sel, une oie danbée *stew'd* et une magnifique jambe de mouton *gigot*, puis des racines de toute espèce *plenty*, et, aux deux bouts de la table, deux énormes pots d'un cidre excellent, dont je ne pouvais pas me rassasier.

Quand nous enmes montré à notre hôte que nous étions de vrais chasseurs, du moins par l'appétit, il s'occupa du but de notre voyage; il nous indiqua, de son mieux, les endroits où nous trouverions le gibier, les points de reconnaissance qui nous guideraient au retour, et surtout les fermes où nous pourrions trouver de quoi nous rafraîchir.

Pendant cette conversation, les dames avaient préparé d'excellent thé, dont nous avalames plusieurs tasses; après quoi, on nous montra une chambre à deux lits, où l'exercice et la bonne chère nous procurèrent un sommeil délicieux.

Le lendemain, nous nous mîmes en chasse un peu tard; et, parvenus au bout des défriemens faits par les ordres de M. Bulow, je me trouvai, pour la première fois, dans une forêt vierge, et où la coignée ne s'était jamais fait entendre.

Je m'y promenais avec délices, observant les bienfaits et les ravages du tems qui crée et détruit; et je m'amusais à suivre toutes les périodes de la vie d'un chêne, depuis le moment où il sort de la terre avec deux feuilles, jusqu'à celui où il ne reste plus de lui qu'une longue trace noire, qui est la poussière de son cœur.

M. King me reprocha mes distractions, et nous nous mîmes à chasser. Nous tuâmes d'abord quelques unes des ces petites